

Le pari que j'ai fait alors de guérir cette petite malade fut gagné ; mais je songe parfois que si cette enfant avait été atteinte d'une affection maligne, non guérissable, personne (et surtout pas les parents), ne m'aurait pardonné sa mort !

Cette histoire est sans doute un des plus beaux souvenirs, non seulement de mon séjour au Sahara, mais de ma vie.

Médecin-Général-Inspecteur Paul DOURY

Référence : P. Doury

Trois nouveaux cas autochtones de leishmaniose générale (kala-azar méditerranéen) observés au Hoggar (Sahara Central)

Archives de l'Institut Pasteur d'Algérie

1957.35.3. : 204-211



La maison du Bachagha Ballalou dans la palmeraie de Ghardaïa

Photo Jean Moriaz
voir article page suivante

LA MAISON D'ÉTÉ DU BACHAGHA DE GHARDAIA

...à la mémoire du Bachagha Ballalou

« Demain, nous irons visiter la maison d'été du Bachagha ».

Je ne sais pas ce qu'imaginait alors le touriste, officiel ou particulier, à qui je proposais, comme une faveur, cette promenade. Peut-être une demeure parée de toutes les légendes orientales, mais il se trompait ... et pourtant.

Nous nous retrouvons le lendemain matin. Le beau temps, fidèle, est aussi au rendez-vous. L'air est léger, la lumière douce. Nous quittons Ghardaïa, en jeep, par la piste qui, au nord de la ville, se faufile entre l'oasis et le bas des collines calcinées de la Chebka.

Pied à terre lorsque devant nous il n'y a plus qu'une vaste daïa où l'oued en crue s'étalera avant de pénétrer dans l'oasis. Nous confions notre véhicule à la garde de deux ou trois palmiers qui, sentinelles ensablées jusqu'à mi-cuisses, sont là pour guetter l'arrivée des eaux tant désirées mais souvent brutales et nous nous dirigeons vers les jardins.

Très vite, au-dessus des masses de verdure et à travers les troncs des palmiers, nous apercevons des taches blanches. Ce sont les pans de mur de ces maisons que les Mozabites aisés ont édifiées dans leurs jardins pour y envoyer leurs familles durant la saison chaude afin qu'elles y trouvent des nuits plus fraîches et des journées moins torrides.

Nous avançons dans de petites ruelles bordées par des murets en briques d'argile séchées au soleil. Sous nos pas se déroule un long tapis de sable roux apporté par l'oued car ces ruelles deviendront des canaux répartiteurs d'eau et je ne manque pas de faire remarquer, pour la centième fois, ces petites ouvertures dans la clôture, au ras du sol, soigneusement calibrées par des experts, qui permettront à chaque jardin de recevoir son dû lorsque, tous les dix-huit mois environ, deux ou trois heures de pluie violente donneront à l'oasis des allures de petite Venise un jour d'orage.

Et nous allons, admirant de de-ci de-là, au travers d'une brèche ou par-dessus un mur, la luxuriance d'un jardin bien arrosé, bien fumé où légumes et céréales, semés serrés, poussent drus.

Nous voici devant une porte entrebâillée. Je la reconnais et, en la franchissant, nous pénétrons dans un jardin, le jardin du Bachagha. Une végétation libre s'offre à nos regards. Selon la saison, ce sont des rosiers en fleur qui mêlent leurs tiges aux longs rameaux de vigne pour enlacer des troncs de palmiers. Ce sont des oranges ou des citrons oubliés qui scintillent sous des feuilles luisantes.

La fleur écarlate d'un grenadier nous fait un signe et cent autres plantes jouent de leurs formes et de leurs couleurs au gré de la lumière tamisée par de lourdes régimes de dattes brunes.

Il n'y a pas de cultures maraîchères mais ce n'est pas un jardin abandonné. La souplesse du sol sous nos pas et la fraîcheur de la végétation montrent qu'il est régulièrement arrosé.

Au détour d'une allée, la haute façade d'une maison aux murs blancs légèrement bleutés se dresse devant nous. Sur cette façade, deux larges baies en arcades avec balustrade et piliers torsadés attirent l'attention par leur aspect inhabituel. Serions-nous devant le palais de Schéhérazade ?

Dans un coin de ce grand cube de maçonnerie, une petite porte, elle aussi ouverte, nous permet d'entrer et de gravir l'étroit escalier qui grimpe jusqu'à la terrasse. La maison est vide. Le Bachagha, âgé, ne vient plus à l'oasis. Il partage son temps entre son bureau de la place du marché et sa maison de la rue des légumes...

L'intérieur est du type classique des maisons mozabites. Ces maisons qui, par leurs lignes asymétriques, leurs volumes inattendus, ne semblent pas avoir été construites mais habilement taillées dans la masse et ensuite patinées, veloutées par d'incessants badigeonnages à la chaux.

Dans la clarté ensoleillée qui, de l'ouverture centrale de la terrasse, se glisse jusqu'aux moindres recoins des pièces d'habitation, je donne quelques explications et je conduis mes invités à la loggia.

Je m'accoude sur la balustrade et peu m'importe alors ce que disent ou ressentent les uns ou les autres. Egoïstement, je suis venu, une fois encore, pour retrouver le plaisir que me procure ce contact autant charnel que spirituel avec ce qui m'entoure :

— derrière moi, la belle nudité d'une architecture ramenée à l'essentiel et qui s'est voulue telle depuis mille ans,

— à mes côtés, cette arcade, bref instant de fantaisie, comme une échappée vers le berceau des Rostémides,

— devant moi, l'opulence des plantes et des arbres, victoire de l'homme, du soleil et de l'eau sur le sol le plus ingrat du monde,

— et plus loin, au-delà du chant plaintif de la poulie d'un puits ou de la prière rituelle qu'un adolescent psalmodie au faite d'un palmier en répandant le pollen attendu par les fleurs femelles, c'est le grand silence du désert où tous les rêves sont possibles.

Charme... sortilège... envoûtement... Ces mots sont-ils trop forts ? Et pourtant...

Ghardaïa 1952-1962

Jean MORIAZ

LES FEUX FOLLETS DE POLIGNAC (1)

En juillet 1946, j'étais chef de poste à Fort-Polignac et commandais en même temps le 1^{er} peloton méhariste de la compagnie du Tassili.

Seul à Polignac, avec 3 radios dont Mannet (retrouvé dernièrement à Brive), je logeais à l'ancienne Cité des Officiers.

Ce jour-là, la chaleur avait été torride, aussi, profitant de la relative fraîcheur nocturne, j'étais resté longtemps à bavarder avec les 4 hommes du poste de garde, au fort.

Couché sur la terrasse de l'ancienne demeure du Capitaine Gay, en bordure de l'oued, je commençais à m'endormir lorsque, brusquement, je fus réveillé par une série de bruits sourds et, en même temps, je vis de petites lueurs danser en direction du « batten » (longue éminence) au nord du village.

Quelques instants plus tard, une quinzaine de militaires en armes étaient rassemblés à la Cité. Ils ne dormaient pas encore et avaient vu les lueurs.

Entre-temps, tout avait cessé et rien ne fut trouvé au matin car le vent de sable avait soufflé pendant la nuit.

Plusieurs jours après, le kebir Ba-Ghali-Anchi des Kel-Zaouten demandait à me voir.

Lorsqu'il eut terminé son thé et pris plusieurs doses de tabac à priser, j'eus l'explication (d'après lui) de ce qui s'était passé.

En 1917, jeune homme, il faisait partie d'un rezzou de sa tribu qui avait enlevé un convoi de vivres aux environs de l'oued Ilezy et s'était enfui vers la Tripolitaine.

Arrivé au puits de Tin-Hiddan, le rezzou s'était cru en sûreté et, dans la soirée, avait festoyé sans précautions.

Au petit matin, Ghali avait été pris d'un besoin naturel et s'était éloigné vers un bouquet d'arbres. Il s'appretait à revenir au campement lorsqu'il vit des méharistes français encercler celui-ci.

Il grimpa alors sur un arbre et y resta jusqu'à la fin du combat. Les razzieurs tués furent enterrés sur place, les blessés et les valides ramenés à Polignac.

Par la suite, tous ceux du rezzou qui décédèrent furent enterrés à l'endroit d'où étaient sortis les feux et qui servait alors de cimetière.

Ghali connaissait ce cas de lueurs nocturnes, mais dans sa tribu tout le monde évitait de parler de ce qui touchait à ce rezzou car c'était « hachouma » (honteux) de s'être fait battre si stupidement.

Avec les années, le vent et la pluie avaient fait disparaître petit à petit toute trace de ce cimetière abandonné. Il conclut par ces mots : « Tu as vu, l'oubli est venu.

— Pourquoi m'en parles-tu ?

— Je te connais assez pour savoir qu'en discutant dans le Tassili, un jour ou l'autre, tu aurais trouvé une vieille femme encore au courant. J'ai mieux aimé tout te dire car, maintenant qu'il y a la paix, ces histoires doivent dormir ».

Maurice VACHER

(1) Fort Polignac actuellement ILLIZI.